

Pour Léon

Quand le bougnat m'a présenté au groupe qui buvait des canons dans son arrière-salle, il a juste dit : « Monsieur Alphonse vient de là-haut et cherche à s'encanailler. Casanova dit qu'il est réglo », avant de quitter la pièce en traînant les pieds.

« De là-haut ? Tu tombes du ciel ? »

Je voudrais vous décrire le bonhomme qui m'a posé la question. Seulement, c'était pas un bonhomme : plutôt un bloc de granit serré tant bien que mal dans une chemise blanche et un pantalon de laine grise. Ses cheveux gris fer étaient taillés en brosse et au milieu de son visage carré trônait la moustache d'officier de cavalerie qui lui valait son surnom. Le Général. Mon nouveau patron.

En 54, votre ami Alphonse n'avait pas l'assurance du gars qui vous parle aujourd'hui. Je ne vais pas mentir, le Général me filait les chocottes. Ce n'était pas seulement de l'intelligence qui brillait dans ses petits yeux gris. Tapie juste derrière, une espèce de méchanceté enjouée me collait des frissons.

« Non », j'ai répondu bêtement. « Je viens de Flandre.

— Pratiquement un Boche, quoi. »

Ça ne faisait pas une minute que j'étais là et voilà qu'un pèlerin me cherchait déjà des noises. Un brun sec qui avait gardé son chapeau baissé sur les yeux comme s'il était gêné par la lumière. C'était le seul autour de la table qui n'avait pas tombé la veste. *Un dandy*, je me suis dit. *Un poseur*. Je ne pouvais pas laisser passer l'insulte. Le respect, chez les voyous, c'est une monnaie. Et personne ne fait crédit.

« Je ne suis pas un Boche ! j'ai fait de ma plus grosse voix en cherchant son regard.

— Ne fais pas attention à l'Arménien, a dit le Général, c'est un faussaire, pas un diplomate. Bienvenue à toi, Alphonse. Pose tes fesses là. »

J'ai pris la chaise qu'il désignait autour de la table jonchée de verres vides et de cendriers pleins.

« Alphonse nous arrive avec la réputation d'un maître contrebandier, a poursuivi le Général. Il nous procurera toutes les babioles utiles à notre entreprise : les moyens de transport, les lieux de repli, les frusques...

— Et les armes ? a demandé un petit nerveux dont le regard dardait sans cesse du Général à ma pomme.

— En tant que de besoin, a fait le patron.

— Et des bonnes godasses. Du cuir, du confortable, a dit un colosse perché sur un tabouret instable en me fixant d'un œil suspicieux.

— Si tu trouves du 48, a rigolé le petit nerveux.

— Essaie chez Bouglione », a soufflé l'Arménien sans lever les yeux.

Le géant si soucieux du confort de ses arpions, c'était Émile : le muscle. Le patron était la seule personne qu'il ne zieutait pas comme s'il se demandait lequel de ses os il allait briser en premier. Le petit au regard de belette prise au piège, que le Général m'avait présenté comme « notre chauffeur », s'appelait Marcel. Lui, je l'ai vite cerné : le genre de cintré qu'il ne valait mieux pas prendre à rebrousse-poil, faute de quoi, deux minutes ou deux mois plus tard, il vous collerait une bastos dans le dos avant de vous finir à coup de tatane en chantant « Viens Poupoule ». Si ce type-là n'était qu'un chauffeur, j'étais Napoléon Bonaparte.

« Et tu as déjà fait la connaissance de l'Arménien, a conclu le patron. Il fabrique les papiers qui nous ouvriront les portes d'une retraite au soleil. Maintenant, levons nos verres : nous sommes au complet. À notre future fortune, camarades ! »

En face de moi, j'ai cru voir l'Arménien se tendre imperceptiblement. Une crispation de la mandibule, un raidissement du plastron. Je n'en ai pas fait grand cas sur le moment. Par chez moi non plus, après tout, on n'appréciait guère les gens qui se donnaient du « camarade » : c'était soit des Boches, soit des bolcheviques. Si l'Arménien n'aimait ni les uns ni les autres, ça faisait plutôt de lui un type raisonnable, à mon idée.

On a levé nos glasses dans la fumée des Gauloises que ces messieurs tétaient sans répit.

* * *

Et comme ça, j'étais introduit. Y avait plus à tortiller : j'étais un voyou. Je frayais avec les fripouilles. J'avais ma place parmi les combinards, les tire-laine et les brise-mâchoire. J'aurais encore pu me bercer d'illusions quand je m'étais mis à la contrebande pour survivre sous l'Occupation. Être né près de la frontière, autant que ça serve à quelque chose, et puis berner le douanier était une tradition chez nous. Mais j'étais doué. Alors j'ai continué de plus belle.

Petit à petit, j'ai développé mon commerce. À la Libération, j'étais devenu le gus à voir pour tout ce qu'on ne pouvait pas se procurer à la régulière. Les Corses de Paname ont fini par me repérer et m'ont confié quelques petites affaires. Après ça, j'étais établi. J'avais même amassé un petit pécule. Allez vous ranger après ça ! Pour quoi faire ? Retourner torcher les vaches au pied du mont Cassel ? Aller cracher ses poumons du côté de Sallaumines ? Même le père Corneille n'aurait pas pu vous tourner ça en dilemme. Par-dessus le marché, les Corses me recommandaient pour un coup en préparation à Paris. Je n'avais qu'à me présenter dans un bouge du côté de Clignancourt et demander le Général.

Et voilà comment votre dévoué Alphonse Vanhulle avait dévié du sillon tracé pour lui dans le sol de Flandre pour épouser la carrière de malfrat. Heureusement que ma grand-mère n'était plus là pour voir ça. Elle m'aurait fessé au sang.

* * *

Le casse du siècle, on était nombreux à en mitonner un dans les arrière-salles des troquets et les dancings interlopes, en rêvant de retraite le bide à l'air et les paturons dans l'océan. Mais le Général avait la foi. À l'écouter, braquer un transport de fonds était simple comme bonjour : repérer le trajet, forcer le fourgon à s'arrêter à l'endroit choisi, transférer le magot dans notre propre véhicule, calter, planquer. Puis attendre que les bourres soient passés à autre chose pour sortir de notre terrier et filer au soleil. « Discipline et discrétion feront autant pour assurer notre liberté future que la pile de biffetons sur laquelle nous serons bientôt assis ! », il pérorait. Et tous de lever leur verre en criant des hourras. Sauf l'Arménien qui gardait la tête baissée comme un pénitent à confesse. Et toujours tiré à quatre épingles, le milord, les manchettes dépassant juste ce qu'il fallait du veston croisé qu'il ne quittait jamais.

Le Général avait imaginé un tour de passe-passe : une première fourgonnette serait utilisée pour le casse proprement dit. Mais dès qu'on aurait chargé le butin, on filerait vers un garage et là, à l'abri des regards, on transbahuterait le grisbi dans un deuxième véhicule. Une ambulance. « Une ambulance, ça va où ça veut, expliquait le Général, l'œil brillant. Ça peut rouler vite sans attirer l'attention. »

Je ne vais pas mentir, quand j'ai mesuré l'ampleur de la tâche, ça m'a un peu cassé les reins. En plus d'un garage (en plein Paris !) et d'un fourgon, je devais dénicher une ambulance. À côté de ça, les cagoules, les tenues d'infirmiers, les fausses plaques d'immatriculation, c'était du tout cuit.

J'enviais presque à Mimile la simplicité de sa tâche : s'assurer de la coopération des deux convoyeurs. « Si deux ou trois mandales ne suffisent pas à les assouplir », avait dit le Général en glissant un regard entendu à Marcel, « on leur montrera l'artillerie. Après tout, si les tristes événements que nous avons tous traversés nous ont appris quelque chose, c'est que *les hommes veulent vivre*. »

Là-dessus, rebelote ! et ce coup-ci j'en étais sûr : l'Arménien s'était mis à vibrer comme un rasoir électrique. À la tension de ses épaules, je devinais qu'il avait serré les poings sous la table. J'étais quand même pas le seul à sentir le courant qui crépitait entre ces deux-là ? Il y avait de quoi illuminer la tour Eiffel !

Mais j'avais trop de pain sur la planche pour perdre mon temps à déchiffrer les rififis entre voyous. J'ai chassé tout ça de mon esprit. Et puis si j'avais su comment ça allait tourner, qu'est-ce que j'aurais pu y faire ?

* * *

Les préparatifs allaient bon train. Je courais après les ambulances comme un avocat véreux. Les autres repéraient les itinéraires, surveillaient discrètement les convoyeurs, distribuaient les faux blazes. En dehors de ça, on ne peut pas dire qu'on se fréquentait.

Il y avait d'un côté le Général et ses deux brutes. Ceux-là se connaissaient depuis un bon bout de temps, ça sautait au mufle. Pour être franc, je ne cherchais pas particulièrement leur compagnie en dehors du turbin. J'ai adopté leur jactance, à force, mais j'avais peur de me laisser contaminer par leur violence désinvolte.

De l'autre côté, chacun dans son coin, il y avait l'Arménien et moi. Moi, j'étais le nouveau avec ses preuves à faire, ni tout à fait dedans ni tout à fait dehors. Mais l'Arménien, c'était encore autre chose ; « le Martien » aurait été un sobriquet plus approprié. Il m'avait fallu trois bonnes semaines pour découvrir qu'il avait un prénom : Léon. Ça, on peut dire qu'il m'intriguait. J'ai même essayé plusieurs fois d'engager la conversation sur un de ces sujets qu'on aborde entre bonshommes : les femmes, la guerre, le Tour de France... Mais ça lui glissait dessus comme l'eau sur les plumes d'un canard.

J'ai lâché l'affaire. Ce type était une tombe.

* * *

Quand j'y repense, la journée avait bien commencé. Je n'ai pas crié Eurêka dans ma baignoire, mais ça m'aurait sûrement effleuré l'esprit si j'avais eu une baignoire. J'avais trouvé un garage ! J'ai filé comme le vent vers la Porte de Clignancourt pour annoncer la bonne nouvelle au Général.

Sauf qu'une fois sur place, je n'ai trouvé qu'Émile et Marcel, et bien énervés encore. Le petit m'a pratiquement sauté dessus :

« Tu sais où est le patron ?

— J'allais te demander la même chose.

— Et l'Arménien, tu l'as vu ?

— J'arrive tout juste, tu vois bien. J'ai vu personne. Qu'est-ce qu'il se passe ? »

Derrière Marcel, le gros Mimile nous observait, les bras ballants, et le regard perdu. Je m'attendais presque à l'entendre gémir comme un corniaud privé de son maître.

« Il se passe qu'on ne sait pas où est passé le Général ! Ça fait deux jours qu'on l'a pas vu. »

On a laissé flotter un silence lourd de sous-entendus. Si les bourres avaient mis la main sur le patron, c'était usé. Dans les yeux fous de Marcel, je lisais le dilemme qui était aussi le mien. Mettre les cannes avant de nous faire serrer à notre tour, ou rester calmes et chercher le patron ?

« Le Général est plus malin que ça », j'ai fini par dire, plus pour désamorcer Marcel que par conviction. « Faut procéder comme il le ferait, avec méthode. Tu es allé voir chez lui ?

— On en revient, avec Émile. Pas là. »

J'ai cru sentir mon battant bondir de ma poitrine quand, sans prévenir, le géant s'est mis à beugler : « T'as pas intérêt à avoir fait des misères au Général ! Si c'est toi qui l'as donné... » Et il a fait un pas vers moi en soufflant des naseaux.

Marcel s'est interposé dare-dare. « Pas maintenant, Mimile », il a fait. « S'il avait fait le con, je pense pas qu'il se serait pointé ici la bouche en cœur. » Une vilaine grimace déformait les traits de la brute. J'ai failli laisser échapper une exclamation quand j'ai vu que ses vastes joues étaient trempées. *Non, mais je rêve ou il chiale ? On aura tout vu. C'est toujours aux instants les plus pathétiques que les ânes se mettent à braire.*

Que faire ? Quoi qu'il arrive, je ne pouvais pas me fier à ces deux fêlés. Sans le Général pour leur tenir la bride, ils étaient capables de me broyer la mandibule par simple dépit. Quant à l'Arménien, ce n'était pas mon problème. Filer à l'anglaise était la seule chose raisonnable à faire. Mais comment ? Entre ces deux bêtes sauvages qui me mordillaient les mollets, j'étais coincé.

« L'Arménien pionce dans un meublé rue de Paradis », a dit Marcel. « On y va tous les trois. »

* * *

La chambre de bonne de l'Arménien était au sommet d'un immeuble un peu crasseux qui semblait curieusement dépeuplé. S'autoproclamant chef par intérim, le petit Marcel m'a lancé : « On file là-haut, toi tu fais les étages. Si tu tombes sur un voisin trop curieux, fais-lui comprendre qu'il est sourd et aveugle jusqu'à nouvel ordre. »

Ils ont bondi dans l'escalier en me plantant là. J'aurais pu profiter de l'occasion pour calter, mais que voulez-vous que je vous dise ? La curiosité l'a emporté. Je suis monté sans me presser, palier par palier. Toutes les portes étaient closes et le silence régnait. Mais arrivé à l'avant-dernier étage, j'ai commencé à entendre des cris au-dessus de moi.

Jusqu'à ma mort, je garderai le souvenir de la scène qui m'a accueilli quand j'ai poussé la porte. Face à moi, au-delà des silhouettes encore haletantes de ses deux gorilles qui me tournaient le dos, le Général était ficelé sur une chaise, le visage ensanglanté. Près de lui, luisant de sueur dans son tricot de corps, l'Arménien, lui aussi bien amoché, brandissait un poignard. De sa main gauche, il collait sous le nez du Général un cadre bordé de noir.

« Dis-le ! Dis que tu les reconnais ! Dis ce que tu leur as fait ! », il hurlait. Mais l'autre fermait doucement les yeux, comme s'il avait décidé de piquer un roupillon en attendant que ça se passe.

Quand il a finalement remarqué ma présence, l'Arménien a tourné vers moi son visage baigné de larmes. « Demande-lui, toi, il m'a lancé en ignorant les autres. Demande à ton soi-disant général qui il est vraiment. Demande-lui ce qu'il a fait. »

Le Général, les yeux toujours clos, ne bougeait pas d'un cil.

L'Arménien a tendu vers moi le cadre bordé de noir. J'ai fait un pas en avant pour mieux voir. C'est seulement à ce moment que j'ai remarqué la série de chiffres tatouée au creux de son bras gauche. Mais je n'avais aucune idée de ce qu'elle signifiait. *Aucune idée.*

Dans le cadre, j'ai vu la photographie d'une femme et d'une fillette aux cheveux sombres. Il a scandé leurs noms comme une prière : « Inna et Suzanne Issahakian. Demande-lui ce qu'il leur a fait ! Demande-lui ce qu'il faisait à Lyon en juillet 43 ! »

La voix du Général m'a glacé le sang. Ferme et calme, avec cette pointe de sarcasme qui ne la quittait jamais : « Je servais mon pays en le purgeant de votre race de rats. » Ses yeux s'étaient ouverts et ils étaient plantés dans les miens. Je suis resté figé sur place. « L'Arménien... » j'ai fait, faiblement. « Qu'est-ce qu'il se passe ? »

« Tu n'en sais rien, pas vrai ? » Sous l'amertume qui dégoulinait de sa voix rauque, j'ai senti une pointe de mépris. « Tu les regardes dans les yeux » — il a de nouveau tendu la photographie vers moi, comme si elle pouvait me dire tout ce que j'avais besoin de savoir — « et tu n'en as toujours *aucune idée*. Tu crois que j'ai appris à faire des faux papiers pour engraisser des vautours comme vous autres ? J'essayais de les sauver, elles ! » Sa voix se brisait. « Mais je suis arrivé trop tard. Il était déjà venu avec sa meute. Je ne les ai jamais revues. Je ne sais même pas où ni quand ils les ont tuées. »

Je n'avais toujours pas bougé. Je gambergeais comme un fou, mais il me manquait trop de pièces du puzzle. Ce n'est pas pour me chercher des excuses, mais quand j'ai découvert les kiosques de Paris en 54, j'y ai vu plus de Unes sur les soucoupes volantes que sur les déportés. Beaucoup plus. Par la suite, il m'a fallu de longs mois pour reconstituer toute l'histoire, bribe par bribe. La véritable identité du « Général ». Son rôle dans la Milice lyonnaise. Le sens de ces chiffres gravés dans la peau de l'Arménien.

J'avais besoin de comprendre. Pour Léon. Pour tous ces innocents dont j'ai découvert le sort bien plus tard. Tellement tard.

Je ne savais pas.

« J'ai fait mon devoir de Français, *Lévon* », a dit le Général. « Mais ça, un parasite apatride comme toi ne peut pas le comprendre. » Il m'a regardé droit dans les yeux : « Toi, le Flamand, comporte-toi comme un homme blanc. Débarrasse-nous de ce déchet. »

« Ferme-la ! » a crié l'Arménien en assenant un coup violent à la tempe du Général avec le pommeau de son poignard.

Au même moment, Marcel a bondi devant moi en m'écartant sans ménagement. Par-dessus sa tête, j'ai aperçu l'éclat de la lumière électrique sur la lame du poignard que l'Arménien abattait dans un geste désespéré. Un claquement sec a retenti et quelque chose est tombé dans un grand fracas. Émile s'est précipité en avant.

Tandis que le géant relevait le Général qui avait chuté avec la chaise à laquelle il était attaché, Marcel contemplait calmement la scène, un revolver fumant dans la main droite.

Lévon Issahakian gisait sur le parquet, un trou écarlate à la place de l'œil gauche, le droit fixant le plafond d'un air incrédule.

Et, s'élevant dans l'air saturé des odeurs du sang et de la poudre, la voix imperturbable du Général : « Émile, Marcel, nettoyez-moi ce merdier. Alphonse— »

Mais j'étais déjà sur le palier. J'ai réussi à dévaler les cinq étages avant de vomir dans le caniveau. ●